

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1918)
Heft: 26

Artikel: Edmond de Pressensé
Autor: Visme, Jean de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDMOND DE PRESSENSÉ

I. LE LIVRE (I)

Il était attendu et désiré depuis longtemps. On s'étonnait du retard qu'il mettait à paraître. Car, tandis que Frédéric Godet, Charles Secrétan, Ernest Naville (pour ne parler que des principaux) avaient déjà trouvé leurs biographes, vingt-six années s'étaient écoulées depuis la mort de Pressensé et sa vie, si intéressante, était encore à raconter ! Cependant les événements avec les années s'accumulaient entre cette grande mémoire et nous et la peur nous venait parfois qu'il n'y en eût trop bientôt et que le lointain ne devînt trop grand pour qu'il fût possible, même à un récit des plus fidèles, de nous rendre, avec la couleur et le relief que réclamait notre amour, cette personnalité inoubliable.

Pourquoi ce long retard ? Celui qui en est responsable s'en est expliqué dans la belle préface qu'il a mise au volume que nous annonçons. Il a fait mieux : il a su découvrir les mains expertes et vaillantes auxquelles il a pu remettre sa tâche ; et ces mains, il faut le reconnaître, s'en

(1) *Edmond de Pressensé et son temps (1824-1891)*, par Henri Cordey, ancien pasteur de l'Eglise Taitbout à Paris, avec une préface de Philippe Bridel, professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne. 20 illustrations. 1 vol. in-8. Lausanne, Georges Bridel. Paris, Fischbacher, (10 francs).

sont acquittées avec une célérité aussi étonnante que le plein succès qu'elles ont obtenu.

Elle était, cependant, cette tâche, singulièrement difficile. Retracer la vie et la carrière du philosophe de Genève, de celui de Lausanne ou du théologien de Neuchâtel, c'était, on peut le dire, sans rien ôter du mérite de ceux qui l'ont fait avec la distinction que l'on sait, chose relativement aisée, en raison des limites locales dans lesquelles ces vies s'étaient renfermées et de la ligne droite et simple suivant laquelle ces carrières s'étaient déroulées. Il n'en allait pas de même avec la vie et la carrière d'Edmond de Pressensé. Et cela, non seulement parce que, citoyen de Paris, la grand'-ville et doué d'une mobilité exceptionnelle, il avait « rayonné » dans toutes les directions de la chrétienté ; mais encore parce que son ardente activité s'était dépensée dans les domaines les plus divers et partout avait profondément marqué sa trace. M. Cordey dit quelque part (p. 304) : « Le lecteur se doute bien de la difficulté d'une biographie telle que la nôtre. » Eh, oui ! nous faisons même plus que nous en douter : nous la sentons, cette difficulté, grandir en quelque sorte, de page en page, à mesure que nous avançons dans votre attachant récit et nous admirons finalement que vous vous en soyez si bien tiré. Car nous avons là un livre dont on pourrait dire qu'il réalise l'idéal du genre, puisque, tout bien ordonné qu'il est dans son ensemble, il donne, pourtant, par ce qu'il a de touffu, de surplein et même, en certains endroits, d'un peu chaotique, l'impression directe de l'homme et de la vie qu'il raconte. C'est un fleuve puissant, qui recouvre par moments ses berges, mais pour y rentrer toujours et sans jamais perdre sa direction.

« Bien ordonné », avons-nous dit. C'était, en effet, là la grande difficulté. Il fallait, avec l'ordre chronologique, indispensable dans toute biographie, combiner une distribution de la matière telle que, sans obliger à trop de retours en arrière ou trop d'anticipations, elle présentât des masses assez grandes pour qu'il fût possible de suivre l'homme dans

ses activités multiples et de se rendre compte de son développement dans chacune.

Nous ne pouvons que rendre le plus complet hommage au labeur du biographe et à son succès. Nous avons bien dans ce récit un peu « haletant » parfois (le mot est de M. Cordey lui-même) l'image vraie de l'homme étonnant dont il nous retrace la carrière ; à telles enseignes qu'il nous le fait aimer encore plus qu'admirer — et ce n'est pas peu dire, — et qu'en posant le volume, lecture achevée, on éprouve quelque chose du regret même avec lequel on voit finir une grande et belle vie.

Nous sera-t-il permis, après cette juste part d'éloges dictés par le sentiment le plus sincère, de formuler une seule critique de fond et, en vue des éditions subséquentes, deux *desiderata*.

La critique a trait au chapitre où nous est raconté ce qu'on a appelé « l'évolution de M. Bersier ». Il y a là un effort d'objectivité visible et très honorable, mais selon nous, insuffisant. M. Cordey, ancien pasteur de Taitbout, a bien senti lui-même, en abordant ce sujet, que le recul manquait pour le traiter avec toute l'impartialité désirable. Il manquait, en effet, et — qu'il me permette de le lui dire — il manquait surtout à lui. Aussi, bien qu'il ait retenu toute expression dont aurait pu souffrir la mémoire de l'homme excellent et distingué dont il parle, on sent trop qu'au fond il lui donne tort et qu'à ses yeux Bersier a manqué à sa propre gloire en ne restant pas aux côtés de son collègue, ami et parent de Pressensé dans sa lutte en faveur du principe des Eglises libres. Que ce soit le sentiment de M. Cordey, nul ne songerait à s'en étonner. Mais nous aurions aimé que, se bornant à la citation des lettres et autres documents relatifs à ce fait, il se fût abstenu de toute appréciation personnelle. Le lecteur, informé par le récit lui-même, d'ailleurs très complet, préférerait (c'est du moins notre cas) être laissé, quant à la moralité à en tirer, à ses propres réflexions.

Nous avons annoncé deux *desiderata*. Ce sont deux tables récapitulatives que nous voudrions voir ajouter au volume. L'une, de toutes les publications d'Ed. de Pressensé dans leur ordre chronologique. L'autre, par ordre alphabétique, de tous les personnages nommés dans la biographie. Ces deux tables faciliteraient beaucoup les études dont ne manquera pas d'être l'objet, celui que nous ne craignons pas de dire l'homme le plus éminent que le protestantisme ait eu en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle. (1)

Il ne saurait être question de tracer ici un tableau complet de la vie et des travaux d'Ed. de Pressensé. Peut-être, d'ailleurs, une telle étude ne serait-elle pas à sa place dans cette *Revue*. Elle y prendrait, en tout cas, trop d'espace, étant donné la prépondérance qu'a eue, dans cette vie et ces travaux, l'action sur la pensée pure. Et toutefois, celle-ci, sous les espèces *théologie et philosophie*, y a joué un trop grand rôle, pour que nous puissions nous dispenser de dire (aussi brièvement qu'il nous sera possible), ce que furent l'homme et son œuvre.

2. L'HOMME

Prêterons-nous au reproche d'être un *laudator temporis acti* si nous disons que la seconde moitié du XIX^e siècle a été la grande époque du protestantisme français moderne ? Toutes les sociétés religieuses créées sous l'inspiration du Réveil

(1) Et ceci justifiera, sans doute, une dernière demande. Le livre de M. Cordey est volumineux et coûte 10 francs, ce qui n'est pas du tout cher vu sa valeur, mais ce qui empêche qu'il ne soit à la portée de toutes les bourses et qu'il ne devienne jamais populaire. Pourquoi n'en serait-il pas fait un abrégé, dans lequel cette vie d'une si belle tenue, ramenée à ses traits essentiels, serait présentée à l'admiration du peuple de nos Eglises ? Celles-ci ne mériteraient-elles pas trop souvent, dans la pratique, le reproche fait à tort par Brunetière à la Réforme calvinienne ? Ne leur arriverait-il pas d'oublier qu'il ne doit y avoir dans les richesses de l'Evangile aucune part faite aux privilégiés d'une classe aristocratique ? Or ce sont richesses de l'Evangile que les vies et les morts chrétiennes dans lesquelles l'Esprit du Christ s'est manifesté avec puissance.

étaient en pleine activité ; les hommes qui les dirigeaient marchaient en tête et non à la remorque des événements ; plusieurs étaient éminents ; tous remplis de zèle ; les grands noms de l'époque précédente subsistaient encore ; d'autres montaient à l'horizon qui devaient parcourir une brillante carrière ; des deux côtés de la bataille théologique et ecclésiastique, il y avait des penseurs et des écrivains remarquables ; prédicateurs, polémistes et publicistes avaient un renom qui dépassait souvent l'enceinte confessionnelle ; nos Eglises voyaient venir à elles des prosélytes de marque ; il y avait enfin un protestantisme français qui comptait dans la vie nationale pour beaucoup plus que ne le comportait le nombre officiel de ses adhérents. Cette époque, nous vivons de ses restes et ils disparaissent rapidement. Or entre tous les noms qui en firent l'éclat, de Pressensé nous apparaît, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus brillant.

Quel est l'homme de notre génération qui ne se souvienne, qui ne tressaille encore au souvenir de l'attrait que ce nom, sur le programme de quelque solennité, exerçait sur nous ? Ce n'est pas que l'apparence extérieure fût chez de Pressensé comme chez Bersier, tout de suite prenante. De taille moyenne et plutôt massive, le dos un peu voûté, comme il arrive aux ouvriers de la plume ; des traits quelconques, sauf le front vaste et lumineux ; l'œil doublement voilé par la myopie et l'absorption intérieure, peu expressif, par conséquent, à l'état de repos ; la voix un peu rauque en commençant — tout cet ensemble déconcertait d'abord ceux qu'avait amenés sa grande réputation et qui le voyaient pour la première fois. Mais dès qu'il parlait, tout changeait. Son verbe ferme et martelé témoignait d'une telle maîtrise, il se jetait si promptement *in medias res* ; il y portait aussitôt tant de lumière et de chaleur ; il avait de telles envolées ; la cause qu'il soutenait apparaissait si juste et si généreuse ; on sentait enfin dans sa parole et toute sa personne une telle loyauté et tant de conviction !

Et puis, surtout, avec lui, on se sentait sorti du coin dans lequel tout protestant français, selon le mot de Guizot, se trouve relégué de par sa naissance. On le savait en rapports avec tout ce que la patrie avait d'illustre dans les lettres, les arts, la politique, la vie sociale. Il semblait qu'en lui on communiât soi-même, en quelque mesure, avec ce que la nation avait de meilleur et de plus intelligent.

C'était là, en effet, l'un des traits distinctifs de sa physionomie. Français de race et fils d'un de ces prosélytes dont je parlais, Ed. de Pressensé ne consentit jamais à cet « exil à l'intérieur » qui fut pendant un temps la situation faite en France aux proscrits de Louis XIV. Jamais son style, parlé ou écrit, n'eut saveur de « refuge ». Il revendiqua ses entrées partout et doué de cette vivacité d'esprit, de cette promptitude de répartie et de cette parfaite courtoisie qui font ce qu'on appelle l'homme du monde, partout il se fit remarquer et rechercher.

Peut-être même, y aurait-il eu là pour lui un piège dont il se serait, tout seul, mal défendu : celui de trop se prendre aux charmes des « salons » qui existaient encore à cette époque, de trop se plaire aux succès de société. Mais il trouva dans sa noble compagne, sous ce rapport, une seconde conscience qui le sauva. Son gendre, Alfred Bœgner, nous disait un jour : « Un homme donne sa mesure par le mariage qu'il fait ». Ed. de Pressensé avait fait le mariage le plus propre, non seulement à donner sa mesure, mais à le mettre à même de la remplir ; mariage vraiment idéal, car le bonheur qu'il leur donna à tous deux et qui fut aussi grand qu'ils avaient pu le rêver, n'eut jamais d'autre effet que de favoriser leur ascension en commun vers les plus hautes cimes de la vie morale. « Je ne saurais dire », a-t-il écrit sur un de ces feuillets sacrés qu'il laissa aux siens « ce qu'a été pour moi ma bien-aimée Elise, non seulement par le bonheur qu'elle m'a donné, mais encore en tendant à m'élever par son niveau moral, au-dessus des misérables préoccupations personnelles ».

Le fait est — et c'est sans doute la principale raison du charme extraordinaire qui émanait de sa personne et que ressentaient ceux mêmes qui ne l'approchaient qu'un instant, le fait est qu'avec une nature très personnelle qui aurait pu le rendre distant, égotiste et hautain, de Pressensé, à mesure qu'il grandit en talent et en réputation devint toujours plus simple, plus avenant, plus sympathique ; l'avocat désigné de toutes les causes justes, le champion dévoué de toutes les doléances fondées, avocat et champion que l'on sentait oublieux de lui-même, prêt à sacrifier son intérêt propre à ce qu'il regardait comme son devoir de chrétien et de serviteur des autres. Le livre de M. Cordey est plein de faits qui nous le présentent sous cet aspect.

Un dernier trait sous lequel nous le revoyons souvent dans nos souvenirs : Peu d'hommes, nous semble-t-il, ont réuni au même degré que lui ce qu'on appelle « l'esprit » et la bonté du cœur. De l'esprit, il en avait bien assez pour être méchant, s'il l'eût voulu ; il n'en usa jamais, croyons-nous, que de la manière la plus inoffensive. En voici deux exemples qui le caractériseront sous ce rapport : Dans une réunion où la parole était tenue par un digne et éloquent professeur, émigré de Strasbourg, qui, très naturellement, mais non sans un peu d'excès, revenait sans cesse sur le malheur des Alsaciens séparés de leur pays, le couplet attendu arriva. Aussitôt de Pressensé de glisser dans l'oreille de son voisin ces trois mots : *Sat prata biberunt* — et l'autre n'avait pas eu le temps de sourire, que lui, déjà, sérieux et la bouche entr'ouverte, il avait repris l'attitude de l'auditeur le plus attentif. Une autre fois, c'était en Ecosse, à la suite d'une discussion théologique où des orateurs, tous fanatiques *teatotallers* avaient pourfendu certaines hérésies chères à notre éloquent compatriote : « Ils sont absurdes, nos chers frères écossais, s'écriait-il en sortant ; c'est à croire que leur eau fraîche leur monte au cerveau. » Chez lui, d'ailleurs, l'intelligence était en grande partie sous la dépendance du sentiment, preuve en soit ce petit fait dont nous garantissons

l'authenticité : Un dimanche matin, comme il partait pour aller prêcher à Taitbout, un de ses enfants fut pris en flagrant délit de mensonge. Le culte terminé et le pasteur rentré chez lui, sa femme lui dit : « Ton sermon aujourd'hui, mon ami, n'avait ni queue ni tête, qu'as-tu donc voulu nous dire ? » — « Hé ! je n'en sais rien moi-même, répondit-il. Cet enfant est détestable. »

C'est ce naturel primesautier, uni à une bonté foncière qui lui gagnait aussitôt tous les cœurs.

Tel fut l'homme que connurent ceux qui n'étaient pas de ses intimes. Quant à ces derniers, qu'on lise dans le livre de M. Cordey (p. 236-240) le témoignage qu'ils lui rendent par la plume de Gabriel Monod.

*
* *

C'était cependant une grande et puissante intelligence que possédait cet homme, dont nous essayons de faire ressortir la physionomie. Nous avons décrit sa personnalité morale, qui nous charmait ; l'homme intellectuel nous émerveillait. Il semblait que rien ne lui fût étranger des plus nobles objets de la pensée humaine : lettres, arts, philosophie, politique, questions sociales, théologie, il prenait position, dans tous les domaines, entre les écrivains les plus lus et les orateurs les plus écoutés. Doué d'une étonnante facilité d'assimilation et d'élocution, il était toujours prêt, pour quelque sujet que ce fût, à émettre une opinion et à la soutenir par les meilleurs arguments. Ce qu'il faut ajouter, c'est que jamais cette facilité ne lui fut un oreiller de paresse. La puissance de travail, chez lui, était à la hauteur de ses dons naturels. Ses lectures étaient immenses et sa mémoire merveilleuse. A la source de ses plus brillantes improvisations, il y avait des études approfondies.

Ecrivain infatigable, sa propre revue (*La Revue chrétienne*), dans chaque cahier mensuel de laquelle, sans compter nombre d'articles de fond, il donnait en quelques pages

colorées et pittoresques, émaillées de mots *trouvés* et avec un art des transitions des plus délié, le tableau du mouvement littéraire, politique et religieux du mois, ne lui suffisait pas. *Le Temps*, *Les Débats*, *La Revue des Deux Mondes* et d'autres grands périodiques de France et de l'étranger accueillaient sa prose avec faveur. Et pendant que se prodiguait ainsi sa plume, on apprenait qu'il faisait des cours suivis à l'Ecole libre des sciences théologiques et qu'il se mettait en mesure d'être nommé titulaire d'une chaire dans la Faculté qui allait s'ouvrir ; qu'il donnait des conférences, parfois deux séries en même temps, dans telle ou telle ville ; qu'il représentait les Eglises de France dans les grandes assises du christianisme évangélique en Angleterre, en Allemagne, en Italie ; qu'il avait parlé dans une réunion populaire, fait un discours à la Chambre, au Sénat. Avec tout cela, il restait fidèle à sa vocation première : pasteur ; s'il laissait à d'autres la cure d'âmes, il ne renonçait pas à son tour de prédication, et ses volumes de sermons et d'études évangéliques témoignent qu'il apportait là aussi tous les trésors de son cœur et les efforts de sa pensée. Mais ce n'est pas tout : quand, dans cette vie en apparence semée à tous les vents, on le voyait trouver encore le temps de composer des ouvrages de longue haleine et de grande érudition — son *Histoire des trois premiers siècles*, par exemple — alors on restait confondu de ce qu'un tel labeur pût tenir dans une vie humaine. J'entends encore Ernest Naville, récemment revenu de Paris, dire à sa façon tranquille et fine : « Je me suis informé à bonne source pour savoir si M. de Pressensé mangeait et dormait comme tout le monde et on me l'a affirmé ».

Et comment ne pas citer ici cette page d'Auguste Sabatier que reproduit M. Cordey (p. 467) : « On s'est demandé comment la journée d'un homme pouvait suffire à tout ce que fait M. de Pressensé. C'est le secret de son genre d'esprit. Cet esprit est tout verbe, une flamme perpétuelle qui se nourrit de tout objet, qui se renouvelle sans cesse,

que le moindre souffle fait monter et luire. Il est bien rare de rencontrer à un degré pareil la spontanéité de la pensée et de la parole. M. de Pressensé n'est pas le maître de se contenir, ... il est comme la proie des pensées et des événements du jour. L'impression éveille le sentiment; celui-ci excite l'esprit, les idées jaillissent, irrésistibles, et l'éloquence coule »...

Elle coulait, en effet, elle coulait intarissable; non pas seulement dans ses discours, qui n'étaient jamais trop longs, mais dans ses livres, tous écrits avec une émotion communicative; dans ses moindres brochures, ses articles et jusque dans ses entretiens et les saillies subites de son esprit. L'éloquence était la marque distinctive de tout ce qui tombait de ses lèvres ou de sa plume, si bien qu'aujourd'hui, dans la perspective du passé, il nous apparaît, lui-même, comme un orateur toujours en action et sa vie comme une puissante parole consacrée à la plus grande des causes.

3. L'ŒUVRE

Ceci m'amène à mon dernier objet: dire ce que fut son œuvre propre dans la génération au sein de laquelle il brilla comme une étoile de première grandeur.

Il m'a souvent semblé qu'on pouvait établir entre les hommes supérieurs cette distinction: ceux qui laissent après eux plus de traces que de vide et ceux qui laissent après eux plus de vide que de traces! Qu'on me comprenne: traces et vide marquent toujours le passage des hommes vraiment supérieurs; la différence est dans la prépondérance de celui-ci sur celles-là ou l'inverse. Veut-on un exemple? Que l'on compare, à ce point de vue, Vinet et de Pressensé. Certes, en disparaissant à l'âge de cinquante ans, Vinet a laissé un vide que l'on dut, dans le premier moment, croire à toujours béant. N'est-il pas vrai, cependant, que son œuvre, demeurée entière, a comme comblé ce vide et l'a fait oublier? C'est l'inverse qu'il faut dire de de Pres-

sensé : son œuvre a été considérable, elle présente à qui s'y reporte par la pensée un ensemble imposant. Mais n'est-il pas vrai que ce qu'il en reste aujourd'hui est peu de chose en comparaison de l'image laissée dans nos souvenirs par l'homme même ? *Stat magni nominis umbra*.

Mais puisque j'ai rapproché ces deux noms, marquons de suite le rapport qui les unit.

Trois hommes surtout semblent avoir exercé sur de Pressensé une influence décisive. Ce sont : Adolphe Lèbre, Neander et Vinet. Mais celui à qui, incontestablement, il dut le plus, c'est le dernier. Celui-ci achevait sa carrière trop tôt interrompue, quand de Pressensé se préparait à la sienne. Ils n'eurent, semble-t-il, que juste le temps de s'entrevoir : c'en fut pas assez pour se comprendre et s'apprécier mutuellement. Le jeune homme, plein de feu et d'aspirations illimitées, avait trouvé son maître ; le penseur, mûri par la souffrance et parvenu à la plénitude de son génie, avait trouvé son disciple. Il y eut là une conjonction qui fait date dans l'astronomie du monde spirituel. Toute l'œuvre de de Pressensé dans son inspiration fondamentale, sa *directive* — selon l'expression consacrée aujourd'hui — relève de ce que lui donna Vinet. C'est avec une parfaite justesse de coup d'œil que M. Cordey, voulant, avant de conclure, donner ce qu'il appelle le testament théologique de son héros (et nous verrons que le théologien fut bien chez lui « l'homme caché dans le cœur ») est allé le chercher dans les articles, que, atteint déjà du mal qui devait l'emporter, de Pressensé publia dans sa *Revue* (années 1889 et 1890) sous ce titre : *Alexandre Vinet, d'après sa correspondance inédite avec Henri Lutteroth*. C'est là, en effet, qu'il parle de lui-même comme du « jeune étudiant qui eut le privilège de s'asseoir au pied de la chaire de Vinet de 1842 à 1843 pour devenir à jamais son disciple ». Mais *disciple* n'est pas assez dire. Vinet, on le sait, avait exprimé le vœu d'être traduit. Ed. de Pressensé dans toute son œuvre a été, non le traducteur mais la traduction de Vinet

et jamais traduction ne fut à la fois plus fidèle et moins servile : fidèle, car toute la pensée de son maître semble avoir passé en lui ; non servile, car, pour la mettre en œuvre, cette pensée, sous toutes ses faces, il n'eut besoin que d'être lui-même.

Et précisément parce qu'il fut *lui* et qu'il possédait une des plus riches natures qui se puisse rencontrer, il ne se pouvait pas que sa traduction de Vinet ne portât sa marque personnelle et bien originale, il ne se peut pas qu'elle ne vaille, à ce titre, d'être étudiée en elle-même.

Ce qui étonne en elle tout d'abord, c'est la multiplicité de ses aspects. Et pour commencer par le plus extérieur, disons un mot de lui comme « homme de lettres ». De Pressensé eut à un haut degré le goût et le talent d'écrire. Dans sa jeunesse, il se crut, un moment, une vocation de poète et les vers restèrent jusqu'à la fin sa langue réservée pour l'expression de sa vie profonde. Lorsqu'une vocation plus haute encore, celle de prédicateur de l'Evangile, se fut emparée de lui, jamais sans doute il ne cultiva la forme pour elle-même, mais il la soigna toujours pour l'amour de la vérité qu'il servait. Le meilleur de ses livres, sous ce rapport, fut, comme il convenait, *Jésus-Christ et son temps*. La dernière page semble en avoir été écrite à genoux et c'est un pur diamant. Mais jamais l'art pour l'art ne l'eut pour sectateur. Son ancien professeur resté son ami, Ch. Secrétan, lui écrivit un jour : « N'improvisez rien, concentrez-vous ; polissez et repolissez le métal jusqu'à ce qu'il étincelle ; donnez-vous à une œuvre qui soit votre œuvre définitive et qui dure et qui donne votre mesure toute entière ». Il n'en fit rien. De trop grands objets l'appelaient pour lesquels il se dépensait sans compter. Et néanmoins, comme polygraphe dont les écrits sont tous marqués au coin de la langue la plus pure et la plus noble, si une stricte équité présidait toujours aux jugements de la critique littéraire, il aurait sa place marquée dans le tableau des lettres françaises de son époque et n'en déplaise à Sainte-

Beuve, une place autrement haute que celle d'un M. de Pontmartin protestant.

De Pressensé s'est fait comme homme politique une place non moins grande et moins contestée dans l'histoire de son temps. Né à la vie publique à ce moment du siècle (1847-1850) où, par la révolution de février et ses suites, les plus grandes questions politiques et sociales passionnaient les esprits, il se jeta dans la lutte avec toute l'ardeur de la jeunesse et toute la passion d'une âme assoiffée de justice et de liberté. Sa première publication en volume fut, si je ne me trompe, ses conférences sur *Le christianisme dans son application aux questions sociales* (1849).

« Il est nécessaire, disait-il dans l'avant-propos, de protester contre toute violence insultante pour l'âme humaine, soit qu'elle éclate dans une émeute, soit qu'elle passe dans la loi, et de montrer que l'issue de la crise où nous nous trouvons depuis un an ne peut être que dans une rénovation morale aboutissant à une rénovation sociale. C'est la pensée fondamentale de ces conférences. » Et après avoir dit qu'il combattrait les idées à ses yeux fausses « sans aucune amertume pour les hommes qui les représentent », il ajoute : « C'est dans un développement de la vérité chrétienne que je mets toute mon espérance : là est le remède à notre mal si compliqué et si grave... Il ne s'agit point d'obtenir pour la religion chrétienne plus de protection et de faveurs ; bien au contraire : cette protection et ces faveurs sont un danger pour elle ; quelquefois elles la compromettent ou plutôt ce qui passe sous son nom dans des entreprises soi-disant religieuses et qui sont tout simplement criminelles ». Tout de Pressensé comme écrivain politique, orateur de réunions populaires, député et sénateur, est dans ce programme de sa vingt-cinquième année. Et ce fut là, dans ce domaine, son originalité ; car une telle alliance, un tel alliage, plutôt, du plus complet libéralisme et de la foi religieuse la plus positive, sans être inouï dans ce milieu, n'y était vraiment représenté que par lui. Avocat attitré de toutes les causes

où la liberté de conscience était intéressée, champion généreux de tous les droits méconnus ; dénonciateur intrépide de toutes les iniquités, de celles-là surtout qui s'abritaient sous l'égide de la loi, rien n'égalait la loyauté de son attaque que la courtoisie des formes qu'il y mettait. Il s'était acquis, avec l'estime de tous ses adversaires, une réelle autorité dans son groupe politique, qu'il présida souvent. Si parmi les lois qui, à son époque, jalonnèrent la route du progrès vers la justice, il n'en est pas une qui porte son nom, peut-être n'en est-il aucune non plus au succès de laquelle il n'ait contribué par l'appui de sa plume ou de sa parole. On sait que jusque sur son lit de mort, l'une de ses plus vives préoccupations fut la campagne qu'il menait avec son collègue, le sénateur Béranger, contre la littérature pornographique. De Pressensé comme homme politique a le droit de ne pas être oublié et ne le sera pas.

Considérable est aussi son œuvre comme historien. Son grand ouvrage, dans ce département, fut conçu à l'âge des longs espoirs et des vastes pensées. C'est son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, en six volumes. Les deux premiers parurent en 1858 (l'auteur avait trente-quatre ans) ; les deux suivants en 1861 ; le cinquième en 1869 et le dernier, quand de Pressensé avait cinquante-trois ans, en 1877. « Ce livre, disait-il dans la préface du dernier volume, commencé il y a plus de vingt ans dans les jours vaillants de la jeunesse, a été interrompu par les luttes ardentes de la vie publique aux jours les plus douloureux et les plus difficiles de notre histoire nationale. Je l'achève avec une conviction plus ferme que jamais que le dix-neuvième siècle a autant besoin du christianisme de l'Evangile que le premier siècle de notre ère et que notre effort doit être de nous élever au-dessus des formes souvent misérables sous lesquelles l'immortelle vérité est emprisonnée dans les diverses Eglises contemporaines, pour ressaisir son type primitif. C'est à cette hauteur que la liberté et la foi religieuse pourront

se rejoindre. » Cet ouvrage, qui eut un réel succès, car il fut traduit en anglais et en allemand et l'auteur en préparait, sur son lit de mort, une troisième édition des deux derniers volumes, de Pressensé eut sans doute l'inspiration à son autre maître vénéré, Neander. Mais ce n'est pas une simple transcription des travaux du maître ou de ses émules allemands. C'est une œuvre dans une grande mesure originale, où l'on sent, en tout cas, le contact incessant des sources. Et parce qu'il y mit toute son âme et que l'histoire n'est jamais que le passé vu au travers d'une âme d'homme, son livre se lit encore et se lira même après que, pour la documentation, il aura été de longtemps dépassé ! On peut en dire autant de son livre sur *L'Eglise et la révolution*, qui eut trois éditions de son vivant et fut, avec le volume des *Origines* dont je vais parler, au nombre des principaux titres qui lui ouvrirent les portes de l'Institut dans la section des Sciences morales et politiques.

Ce qu'on doit dire, cependant, — car cela n'est pas vrai seulement de son *Histoire du concile du Vatican* et de son petit volume sur *Le 18 mars* — c'est que jamais l'historien, chez de Pressensé, ne rompit compagnie avec le publiciste engagé dans les conflits du jour. Et c'est là ce qui lui ôte le droit de prendre rang parmi les maîtres de l'histoire. La restitution du passé eut toujours pour lui son principal intérêt dans les leçons à en tirer pour le temps présent. Il écrivait *non ad narrandum sed ad probandum* et il ne s'en cachait pas, parce que cette préoccupation de la thèse à prouver, si elle a pu parfois fausser son regard, n'a jamais fait dévier sa plume. On peut lui reprocher ce que les Anglais appellent *Onesidedness*, mais non la falsification volontaire d'un seul fait. C'en est assez, cependant, pour empêcher qu'aucun de ses livres d'histoire devienne classique, c'est-à-dire occupe en possesseur incontesté le terrain où il s'est établi.

Je viens de mentionner son volume intitulé *Les origines*. Il est unique de son espèce dans l'œuvre de de Pressensé.

Et par ses dimensions, par les questions qu'il embrasse et la manière dont elles y sont traitées, par le succès, enfin, que le livre obtint — car non seulement il emporta les suffrages des hommes de la partie, mais il eut, lui aussi, plusieurs éditions du vivant de l'auteur — il témoigne d'une virtuosité de plus de ce merveilleux esprit. C'est de la philosophie, non pas pure, mais appliquée à la défense des bases de la vie morale et religieuse. A ce titre, cet ouvrage est peut-être de tous ceux de l'auteur, celui qui révèle le mieux chez lui, ce que les Allemands appellent *Gründlichkeit*, le besoin de sentir tout l'édifice de ses connaissances fondé sur le tuf des faits primordiaux de la nature et de la raison humaine. On s'en rendra compte en lisant dans le livre de M. Cordey comment de Pressensé fut amené à composer ce volume, qu'il appelle lui-même, quelque part, son *grand livre* et qu'il caractérise dans la préface comme le simple « bulletin d'une bataille d'avant-garde où sont engagés les premiers intérêts de l'humanité ».

La philosophie et la théologie voisinent et sont souvent l'une chez l'autre. De Pressensé, je l'ai dit et il ne faut pas craindre de le redire, fut, avant et après tout, un théologien. On l'a défini tout entier quand on l'a appelé, comme Roger Hollard à ses obsèques, « un homme de foi ». Sa vocation pastorale ne fut pas un accident, mais l'effet naturel et l'expression dernière des aspirations maîtresses de son âme une fois orientées par la grâce. Que la cure d'âmes, dans le détail, n'ait eu qu'une faible part de son activité, c'est la richesse même de ses dons combinée avec les appels des circonstances qui en fut la cause. Mais les aptitudes à cette partie de la tâche du pasteur ne lui faisaient pas défaut : le P. Hyacinthe et bien d'autres de moindre envergure, en témoigneraient. Ses sermons aussi, dont nous avons plusieurs volumes, ne le cèdent en puissance d'édification qu'à un petit nombre de ceux de nos meilleurs prédicateurs. Je citerai, en particulier, dans ses *Etudes évangéliques* ses six méditations sur *La douleur* et ses deux

discours sur *La voix de l'Eglise et le cri du cœur chrétien* et sur *Le mysticisme chrétien*. Mais ce qu'il faut dire, c'est que sa mission spéciale était ailleurs. Il m'apparaît comme le serviteur du Christ à qui son divin Maître avait confié la tâche, pastorale, certes, au premier chef, de vivre de la pleine vie de son temps dans tout ce qu'elle avait de compatible avec Son Esprit et de montrer ce qu'une telle vie pouvait être, étant toute consacrée à son service.

Or la partie intellectuelle de cette tâche, c'était la théologie dans sa vraie définition : *fides quaerens intellectum*. Il n'y a point failli. Ce n'est pas à dire qu'il ait été un théologien complet. La théologie a son encyclopédie propre dont plusieurs disciplines lui sont restées fermées. A vrai dire, il n'en cultiva aucune en « professionnel ». Même la dogmatique, ce *sacro-sanctum* de la science qui a pour objet Dieu et l'homme dans leurs rapports et pour matière l'expérience religieuse, n'a jamais été traitée par lui avec tout l'appareil scientifique et l'étalage d'érudition qu'on exige aujourd'hui de celui qui fait œuvre de théologien. Nous avons de lui des études sur l'inspiration et l'autorité des Saintes Ecritures, sur la rédemption, sur les miracles, sur la divinité du Christ, etc. Aucune n'est au sens plein de ce mot *exhaustive*. De plus, disons-le sans ambages, il serait d'un médiocre intérêt d'exposer ici les solutions qu'il a tentées des problèmes abordés par lui. Et cela, non seulement parce que, souvent, elles manquent de précision et ne forment pas entre elles un système achevé, mais aussi et surtout parce qu'il n'est pas une de ces solutions qui soit encore admise telle quelle par ceux qui ont le plus pieusement recueilli son héritage et parce que lui-même ne les admettrait plus telles quelles aujourd'hui.

Et ici qu'on nous permette une parenthèse qui sera peut-être de quelque étendue. De Pressensé a beaucoup discuté, beaucoup bataillé pour faire prévaloir ses vues en théologie. Il avait affaire à la gauche qui lui reprochait son conservatisme et à la droite qui l'accusait de latitudinarisme. C'est

donc qu'il prenait position entre les deux. « Théologie de juste milieu », disent avec une nuance d'ironie les esprits absolus de l'un et de l'autre parti. *Vermittlungstheologie*, prononcent avec dédain les extrémistes d'Outre-Rhin. Est-on bien sûr que ce ne soit pas là, après tout, je ne dis pas la seule théologie qui nous soit permise (tout est permis, si tout n'édifie pas), mais la seule théologie qui nous soit vraiment utile? Les deux termes, allemand et français, que nous venons de rappeler, ont, nous le savons, un sens péjoratif qui justifie l'ironie ou le dédain qu'on y attache. Si le juste milieu est cherché dans la conciliation des contraires ou un éclectisme superficiel, dans quelque système *hybride* dont l'effet ne peut être que de frapper de stérilité les esprits qui s'y arrêtent, la théologie ainsi caractérisée n'est pas la foi qui cherche à se comprendre elle-même, ce n'est qu'un vain exercice de logomachie. Mais n'y a-t-il pas un « juste milieu » qui ne serait après tout que la situation normale de l'esprit créé et borné que nous sommes? Et n'est-ce pas ce que nous a rappelé Pascal dans son célèbre fragment sur les « deux infinis »? Suspendus entre deux abîmes qu'il nous est impossible de sonder jusqu'au fond, deux abîmes où, par conséquent, il nous est également interdit d'aller prendre notre point d'attache, que nous reste-t-il à faire, pour penser notre foi, si ce n'est de partir de quelque fait positif, autant que possible fondamental qui soit à notre portée et de nous en tenir à ce qui en découle logiquement? Que si l'on veut appeler cela *Vermittlungstheologie*, à la bonne heure! pourvu qu'on entende par là, non quelque accommodement boiteux entre les partis opposés, mais une transition ménagée entre deux états d'esprit dont l'un fut et l'autre sera, et que la théologie ainsi caractérisée apparaisse comme le travail intellectuel, qui permet à la pensée croyante de se transmettre d'une génération à l'autre, toujours fidèle à elle-même, dans l'incessante évolution des formules dogmatiques dont elle se revêt successivement.

Objectera-t-on que cette notion de la théologie est faite pour décourager les tentatives de ces grands penseurs, qui, d'époque en époque, construisent ces systèmes achevés, à l'abri desquels la foi peut vivre pendant plusieurs générations? — Non! ces hommes-là ont leur mission et ils la rempliront toujours. Mais leurs systèmes, qu'on y prenne garde, n'ont jamais servi tels quels qu'à leurs auteurs mêmes. Pour les autres, ce sont les morceaux qui en ont été bons, soit que les esprits moins absolus s'y ménagent des abris temporaires qui leur suffisent, soit que le commun des fidèles se contentent de moins encore et pratiquent leurs croyances sans se mettre en peine de beaucoup les raisonner.

De Pressensé n'a pas été un constructeur de systèmes, il a eu sa théologie du juste milieu, sa *Vermittlungstheologie* dans le bon sens de ces termes. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait flotté à tous les vents, oscillé entre les partis, amalgamé des pensées contradictoires. Nul peut-être, entre les théologiens de son temps, n'a été plus constamment d'accord avec lui-même, plus ferme sur sa base avec plus d'ouverture d'esprit et une plus merveilleuse faculté d'adaptation à tous les appels justifiés du siècle. Son point d'attache — et il n'en a jamais varié — fut la conscience morale, le devoir : Kant, si l'on veut, mais Kant complété par Calvin, la prédestination (*horribile decretum*!) seule exceptée ; Kant avec Pascal et Vinet. Partant de ce « je dois » absolu que l'homme se dit à lui-même et qui le fait homme, il a trouvé dans la révélation biblique ou (ce qui est la même chose) la tradition chrétienne, ces deux affirmations de faits qui se conditionnent l'une l'autre : la chute et la rédemption et il en a fait les deux pôles de sa pensée croyante sans reculer devant le corollaire qui en découle nécessairement : le surnaturel affirmé dans le Christ, dans la vie chrétienne et dans l'Écriture Sainte. Avec cette théologie, il a traversé victorieusement et il a aidé beaucoup de ses contemporains à traverser de même la plus grande crise peut-être que la

foi chrétienne ait connue depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Il y a un moment, surtout, de cette crise qu'il vaut la peine de rappeler ici. Il coïncida avec le milieu de la carrière de de Pressensé et celui-ci se trouva en plein dans le tourbillon d'où les uns — dont il fut — émergèrent à la foi, tandis que les autres s'engloutissaient. Rappelons en quelques mots les faits.

Schérer avait rompu avec l'école ultra-conservatrice des Merle et des Gaussen. La *Revue de Strasbourg* venait de se fonder avec Colani pour directeur. De Pressensé était l'ami personnel de Schérer et de Colani et jusqu'alors avait été leur frère d'armes. Qu'allait-il faire? Il salua d'abord avec joie l'apparition de la nouvelle *Revue*. Il écrivit à son ami de cœur Jean Monod que c'était là qu'il porterait désormais ses efforts et qu'il l'engageait, lui aussi, à porter les siens pour travailler à la rénovation théologique désirée. Et il donna, en effet, à la *Revue de Strasbourg* un article ... ce fut tout. Il avait compris que sous l'apparence d'aspirations et même de certaines affirmations communes, un abîme le séparait de ses collaborateurs du moment.

Quel était cet abîme? Un incident survenu en 1858 le mit pleinement à découvert. C'est la controverse qui s'engagea à propos d'une édition des *Pensées* de Pascal, publiée par Astié. La question était : l'apologie du christianisme, telle que l'avait conçue Pascal et qu'elle se laisse entrevoir dans l'état chaotique des *Pensées*, a-t-elle encore quelque valeur aujourd'hui? ou les croyants du XIX^e siècle n'ont-ils plus rien à en tirer? Nous ne raconterons pas cette controverse. On en trouvera un récit abrégé dans le livre de M. Cordey et un exposé en somme exact, bien que tendancieux, de la plume de Sainte-Beuve, dans une note du troisième volume de son *Port-Royal* (2^e édition). Nous n'en retiendrons que l'épisode de la sortie de Schérer contre de Pressensé. Ce dernier resta d'abord spectateur du débat, jusqu'au moment où Schérer intervint par

un article, où il établissait, avec ce ton tranchant qui lui était coutumier, que rien ne restait debout de l'argumentation de Pascal et qu'il ne fallait plus voir en lui que l'un des plus éloquents de nos moralistes. C'en était trop. De Pressensé ne put se contenir. Car, enfin, le fond de l'apologie de Pascal, c'était la preuve interne, l'accord profond de l'Evangile avec les besoins de pardon, de liberté, de sainteté et d'espérance de l'âme humaine. C'était le propre terrain sur lequel, après Vinet, avec Schérer lui-même pendant un temps, il avait soutenu le bon combat. En voyant aujourd'hui cet esprit si ferme et si fin, pour lequel il avait une grande admiration, jeter, avec cette désinvolture, par-dessus bord, les éléments mêmes de toute foi, il ne put retenir l'expression de sa douleur. Il l'exprima dans les termes les plus modérés et les plus respectueux ; mais il n'en blessa pas moins au vif l'amour-propre de son adversaire. Celui-ci répondit, dans la *Revue de Strasbourg*, par un article court, mais cinglant comme un coup de fouet en plein visage (1).

L'honorable directeur de la *Revue chrétienne*, disait-il en substance, a la bonté de s'occuper souvent de moi : je l'en remercie, mais je proteste contre ses procédés de discussion qui « frisent l'impertinence » et « ne sont pas ceux de gens bien élevés ». Il s'indigne de mes opinions au lieu de les réfuter. Il remplace les arguments par des lamentations qui me rappellent les prières publiques qu'on faisait pour moi à Genève lorsqu'on sut que je rejetais la théopneustie. D'ailleurs ces lamentations ont le tort de ne rien prouver du tout et M. de Pressensé devrait être le pre-

(1) Il adressa ensuite à de Pressensé une « lettre ouverte » qui parut dans le n° d'octobre (1858) de la *Revue chrétienne*, et cette lettre, d'où toute expression offensante avait disparu, fut, sans doute, le produit d'un mouvement de repentir de la violence montrée dans la première réponse. Mais comme c'est cette violence même qui nous intéresse ici, nous négligeons la lettre ouverte, dont cependant, de Pressensé, dans la réplique dont il la fit suivre immédiatement et dont nous allons citer quelques passages, eut la bonté de s'occuper uniquement.

mier à le savoir, lui qui, pour avoir récemment, dans son *Histoire des trois premiers siècles*, dévié tant soit peu de l'orthodoxie, s'est vu l'objet des mêmes imputations et de la même consternation indignée dont il m'accable aujourd'hui. Et le critique, passant de la défense à l'attaque et toujours plus ironique, après s'être attribué modestement à lui-même pour tout mérite, comme écrivain, le souci de l'exactitude, ajoutait : « M. de Pressensé, de son côté, est un homme très instruit ; les nombreux ouvrages qui sortent de sa plume, les nombreux livres qu'il cite dans ses ouvrages, les nombreux théologiens dont les noms viennent s'entasser au bas de ses pages et se ranger à l'appui de son opinion, tout annonce que le champion de notre théologie évangélique renouvelée n'est pas moins remarquable par l'étendue de son savoir que par les grâces de son style. Malheureusement, avec tout ce savoir, il manque à M. de Pressensé une qualité d'un ordre très humble, celle-là même que je revendiquais tout à l'heure pour moi. Il sait l'hébreu, mais il inventera des mots hébreux qui n'ont jamais existé ; il sait le grec, mais il ne distinguera pas la seconde personne du verbe substantif de la troisième (1) ; il sait la géographie, mais il placera la Samarie sur les confins de la Phrygie ; il est versé dans les Pères, mais il citera le canon d'Eusèbe de manière à faire croire qu'il ne l'a jamais lu. Il se plaît à la controverse et il est constamment à côté des questions. Le *Rédempteur* fourmillait de négligences de ce genre ; j'ai rempli jadis des pages à les énumérer. Les nouveaux volumes de M. de Pressensé ne sont pas moins remarquables par ce genre de défauts et je m'en-

(1) Pareils accidents peuvent arriver aux hommes les plus savants. A-t-on jamais relevé le contre-sens absolu commis par Reuss dans la traduction d'un passage de Jérôme à propos de la canonicité de l'épître aux Hébreux (*Histoire du Canon*, édit. de 1863, p. 165) ? — Contre-sens qui consiste à prendre *quasi* comme l'équivalent de *ut* et qui s'aggrave du fait que Reuss part de là pour reprocher à Jérôme la « légèreté » avec laquelle il « ne craint pas de tomber dans les contradictions les plus flagrantes ».

gage à lui fournir pour sa seconde édition une formidable liste d'*errata*. »

On conviendra que pour une gifle bien envoyée, celle-là en était une et que Sainte-Beuve avait raison de dire que dans ces quelques lignes « l'école critique avait fait sentir son nerf à l'école sentimentale ».

Mais qu'est-ce donc qui avait agacé à ce point le théologien émancipé de Genève ? Nous avons eu la curiosité de lire l'article incriminé de de Pressensé (*Revue chrétienne*, septembre 1858) et, nous devons le dire, nous n'y avons rien trouvé qui justifie une pareille fustigation. Le ton de tristesse sur lequel il est écrit ? — Voici, à ce sujet, la réponse de M. de Pressensé lui-même : « Il (Schérer) s'étonne de ce que l'on ne garde pas un calme absolu, une sérénité imperturbable en discutant ses idées. Mais ce qui est inconcevable, c'est son étonnement. Il sait mieux que personne qu'il renverse les fondements mêmes de nos croyances les plus chères et il trouve étrange que le cœur soit ému dans une pareille polémique ! » La réponse est topique, semble-t-il. Quant à ces « cris d'indignation », à ces « mains levées au ciel en témoignage de douleur devant Dieu et devant les hommes », non ! si Schérer a vu et entendu cela dans l'article de son adversaire, il a été victime d'une hallucination dont l'explication est à trouver. Et où serait-elle, si ce n'est dans la justesse de l'analyse que de Pressensé avait faite des idées de Schérer pour lui en montrer l'aboutissant inévitable et désolant ? On n'aime pas d'être mis en présence de soi-même quand on se sent en mauvaise voie et qu'on veut y persévérer. Or voici qu'au lieu de réfuter dans le détail les allégations du critique en ce qui concerne l'apologie de Pascal, de Pressensé s'était borné à l'examen très fouillé de la position prise par Schérer vis-à-vis de l'ordre moral et religieux. Il avait montré avec une clarté implacable que cette position, fournie au critique par la philosophie de Hegel, était au fond la négation de tout autre absolu que l'universel relatif et qu'à se placer sur ce

terrain, ce n'était pas « l'exhaussement du sol sous les pieds » (expression de Schérer dans son article sur Pascal) à quoi l'on devait s'attendre, mais son effondrement, entraînant dans une ruine complète et toute foi et tout devoir et tout motif de vivre.

Et qui pourrait lui donner tort, quand l'événement devait, si promptement, lui donner raison ? N'est-ce pas Schérer qui, entre les années 1861 et 1862 (trois ou quatre ans après la polémique que nous venons de rapporter), terminait deux articles sur Sainte-Beuve dans *Le Temps* par ces lignes demeurées célèbres : « Fugitive illusion qui se dessine un instant sur l'Océan de l'illusion universelle ! Est-ce donc en ces termes que se résume l'expérience des siècles !... Est-ce là le dernier mot de tout ? Et osez-vous bien nous exciter à des efforts qui doivent être récompensés d'une si pâle couronne ? — Et pourquoi non ? S'il y a quelque grandeur dans le roseau qui sent ses faiblesses, n'y en a-t-il aucune dans la vanité qui se comprend ?... L'illusion qui se connaît est-elle d'ailleurs une illusion ? Ne triomphe-t-elle pas en quelque sorte d'elle-même ? N'atteint-elle pas à la souveraine réalité, celle de la pensée qui se pense, celle du rêve qui se sait rêve, celle du néant qui cesse de l'être pour se reconnaître et s'affirmer ? » On ne peut guère pousser plus loin soit l'art de parler pour ne rien dire, soit (selon le mot de Pascal) « le doute qui s'emporte soi-même ».

Or, pendant que « l'école critique » dans son plus illustre et logique représentant aboutissait là, « l'école sentimentale » (disons plutôt l'école du juste milieu), représentée par de Pressensé, un homme en qui « le cœur » et la tête voulaient rester d'accord, se maintenait en contact avec la partie vivante de l'Eglise et fournissait à la foi traditionnelle (la seule vraie, après tout), l'armature mentale qui lui permettait de rester debout sous l'assaut le plus formidable de toutes les forces ennemies qu'elle ait jamais eu à supporter.

*
*
*

Et c'est en cela, selon nous, en dernière analyse que consiste essentiellement l'œuvre à laquelle le nom d'Edmond de Pressensé est et restera attaché dans la reconnaissance impérissable des Eglises. De la même famille d'esprits que ces hommes des second et troisième siècles qu'il a tant aimés, les Clément d'Alexandrie, les Origène et les Tertulien, il a été le grand apologiste de la religion chrétienne en sa génération. Il l'a été par la parole, par la plume et par l'action. Il l'a été comme homme de lettres, comme homme politique, comme historien, comme philosophe et comme théologien. Il l'a été par l'effort constant de sa vie employée tout entière à repousser les attaques dont la foi chrétienne était l'objet et à mettre en lumière les trésors de vérité, de consolation et de force qu'elle renferme. Il l'a été par la démonstration d'esprit et de puissance qu'a été, dans tous les domaines où elle s'est dépensée, son activité si pleine, si variée et si bienfaisante. Il l'a été enfin, par son caractère, dans lequel toutes les qualités d'une nature généreuse et chevaleresque s'alliaient avec les vertus de sobriété, de pondération, d'humilité, de charité que la grâce engendre dans l'âme de qui se livre à son action. Et pour qu'il ne manquât rien à son apologie de la religion chrétienne, il a scellé le témoignage de toute sa vie active du sceau d'une mort lente et douloureuse comme un martyr, dans laquelle sa foi, non seulement n'a pas un seul instant fléchi, mais s'est développée et manifestée avec une puissance qui a profondément impressionné tous les témoins. Si le monde avait des yeux pour voir et des oreilles pour entendre (il est vrai qu'alors il ne serait plus le « monde »), il suffirait d'un lit de mort tel que celui d'un Adolphe Monod ou d'un Edmond de Pressensé pour lui révéler, dans l'Evangile, la vérité divine qui donne à la vie humaine son sens et sa valeur.

Ne semble-t-il pas que les deux noms dont le rapproche-

ment vient de s'imposer à notre pensée nous ramènent à la distinction, que nous avons faite, des hommes qui laissent plus de traces que de vide et de ceux qui laissent plus de vide que de traces ? Ad. Monod est de ceux-là, Ed. de Pressensé de ceux-ci. L'œuvre du premier nous reste entière et subsistera ; mais pourrait-on dire que sa présence personnelle manque à la génération actuelle ? Il se peut que les ouvrages du second ne soient plus au point ; en tous cas, il n'y seront plus demain ; mais qui a pris et qui prendra sa place au milieu de nous ? Et de quelle force ne nous sentons-nous pas privés par son absence ?

*
* *

Nous ne poserons pas la plume sans remercier encore une fois M. Cordey du beau et bon livre qu'il nous a donné. La richesse extraordinaire de la matière aurait pu l'effrayer, elle semble plutôt l'avoir soulevé et porté comme un flot puissant un nageur expérimenté.

Mais le charme particulier de cette lecture tient au milieu familial dans lequel elle vous plonge ; milieu dont la personne centrale, toujours vibrante, vous communique quelque chose de toutes ses émotions. Rien de plus attachant que le tableau de cette vie de famille dans laquelle toutes les commotions du dehors viennent retentir, mais où Dieu règne sur les cœurs et les pensées et où l'on voit de tout près, et, pour ainsi dire, du dedans, des âmes d'élite aux prises avec des luttes et des épreuves dignes d'elles et dont elles sortent victorieuses et grandies. Et ce qui ajoute au bienfait le charme, c'est la poésie qui coule abondante et pure au travers de tout le livre et par moments jaillit avec une telle puissance que vous en êtes comme inondé et vous en éprouvez, au plus profond de l'âme, le plus délicieux frisson. Poésie, avons-nous dit, mais réalité aussi et de la plus poignante ; seulement une réalité toujours éclairée d'en haut par l'idéal céleste.

C'est pourquoi, ce livre restera. Il ira ou plutôt il est déjà allé prendre sa place entre les belles biographies que nous avons nommées en commençant. Et à cette place, iront souvent le reprendre ceux qui voudront passer quelques heures à communier avec une grande et belle âme toute pleine de Dieu et d'Humanité.

J. DE VISME.